

RENÉ GUICHET

« LES MAUVAIS JOURS »



MÉMOIRES DE DÉPORTATION
1944/1945

Mauthausen - Melk - Ebensee

Extraits pages 57 à 74

KOMMANDO « HIMMELSTOSS » (1)

Nous avons jusqu'à présent aidé au déblaiement du camp, avec la firme « HIMMELSTAUSS » de Vienne. Nous avons, assez lentement d'ailleurs, récupéré des briques, transporté des matériaux nouveaux, mais tout cela n'était qu'un travail d'attente, notre kommando doit, comme je vous l'ai dit, construire un réservoir d'eau et nous avons hâte de quitter le camp pour travailler enfin dans la nature.

Tout arrive, demain sera le début de notre tâche extérieure.

...Nous voici rassemblés sur la place d'appel. Tous les kommandos qui vont à l'usine souterraine sont déjà partis depuis longtemps et l'un des avantages que nous aurons à « HIMMELSTAUSS » sera de demeurer au camp jusqu'à sept heures le matin et d'y revenir pour six heures et demie le soir. Vie régulière qui permet plus de repos. Egalement nous aurons un trajet très abrégé, notre chantier n'est guère qu'à deux kilomètres du camp.



Trajet entre le camp et le lieu du chantier situé sur le haut de la colline ci-dessus

En ce premier matin, nous sortons le cœur léger. Au lieu du troupeau de cinq à six mille hommes que forme l'équipe de « SCHACHTBAU », encadré par des centaines de S.S. et de gardiens, nous, qui ne sommes que trente, sommes gardés seulement par quatre sentinelles et un kommandoführer. De plus on les a choisis parmi les plus vieux soldats, les pères qui ont besoin d'être ménagés. Et tout de suite l'ambiance est différente.

Nous tournons à droite dès la sortie du camp et, immédiatement, prenons un petit sentier qui nous oblige à nous mettre deux par deux. Nous montons à flanc de coteau, passons dans un bois où régulièrement nous ferons lever des lièvres et enfin arrivons au sommet de la colline que nous voyions chaque jour de nos blocs et qui, si souvent, nous donnait le désir d'y aller gambader.



Trajet vers le haut de la colline et le lieu du chantier du réservoir

Nous y voilà et à pleins poumons nous respirons l'air pur qui vient du Danube. Le camp avec ses baraques, son crématoire et tout son matériel à « faire des morts », nous

apparaît bien petit et lointain, nous n'avons pas l'impression que c'est là que nous vivons et peut-être que nous mourrons.

Non, actuellement nous sommes en semi-liberté. Le spectacle qui s'offre à nous est émouvant et bien souvent, au moment des travaux pénibles, nous jetterons nos regards sur cette nature qui, elle, échappe à la guerre, à la barbarie.

Tout MELK est dans le creux qui se trouve en bas du coteau. Nous pouvons, d'ici admirer complètement et pleinement la superbe abbaye qui en est le joyau. Le Danube s'étend à perte de vue, tout boueux comme presque toujours d'ailleurs.



Vue sur le camp, Melk et l'Abbaye depuis le haut de la colline du chantier du réservoir

De l'autre côté, des collines symétriques aux nôtres forment un « fond » qui complète ce décor. Un chemin de fer passe quelquefois et s'enfonce dans le paysage où l'on devine des bourgs tout pareils à ceux de chez nous.

Sur la gauche tout en face, une petite église très « Normande » nous fera matin et soir entendre sa cloche si cristalline au moment de l'Angélus et nos prières iront vers elle. Derrière ses murs existe un tabernacle avec un ciboire contenant des hosties et planant au dessus le Bon Dieu, le même que celui de notre première communion. Comme tu nous as aidés petite église des bords du Danube !

Plus à gauche un vieux château fort en ruines, construit sur un pic rocheux au bord du fleuve, rappelle que, dans ce cadre si reposant et si bucolique, déjà un jour existaient des tyrans. Rien n'a changé.



Paysages entre le camp et le chantier

Durant six mois notre vie se situera dans ce paysage. Autour de nous les arbres perdront leurs feuilles puis les retrouveront et nous serons toujours là.

Je me présente, comme c'est la coutume, au « chef de chantier ». Mes amis sont au garde-à-vous, « mützen » à la main. Tout de suite nous savons que cet homme-là ne sera pas trop dur pour nous. C'est un Autrichien de Vienne, Hans KREGIER, il se tient droit malgré ses cinquante ans passés. Ses yeux bleus s'enfoncent droit dans les miens et sa figure me sourit :

- C'est toi le kapo ?
- Oui Meister
- Tu sais lire sur un plan ?
- Oui, naturellement
- Bon, viens avec moi dans le bureau

Ce n'est qu'une bicoque en bois, mais là, il me montre les épures et me dit que nous travaillerons ensemble, pour le mieux de tous, qu'il ne nous considère pas comme des bagnards mais comme des hommes. Je sors de son « bureau » l'air réjoui et tous mes camarades se rendent compte que « ça va ».

Ah ! Si seulement il n'y avait eu que ce chef de chantier. Mais nous avons souvent sur le dos les inspecteurs S.S. de la « BAULEITUNG » et ceux-là sont terribles. Aussi, des rondes viendront quelquefois du camp, afin de se rendre compte si nous ne « fréquentons » pas trop les civils, mais cela n'empêchera pas que, plus tard, lorsque nous nous connaîtrons bien, ce Hans KREGIER me donnera chaque jour le journal et qu'ainsi, à travers les lignes des communiqués allemands, nous aurons, malgré tout, l'essentiel des nouvelles du front.

Un jour même, il me fera don du chapelet de première communion de son fils qui est sur le front russe et dont il n'a pas de nouvelles, en me demandant de prier pour lui...

J'explique en gros la situation à mes camarades. Personne autour de nous ne comprend le français. Le Kommandoführer s'avance vers moi :

- Que dis-tu à tes hommes ?
- Je leur explique le travail, Kommandoführer
- Ah ! Bon.

Et il me laisse tranquille.

Je crois mes amis que nous sommes bien tombés. Nous devons faire un réservoir, je vous assure que nous y mettrons le temps. Ayez confiance, quand il faudra travailler nous le ferons, nous ne pouvons pas faire autrement, mais sachez aussi que nous saurons profiter de toutes les possibilités de repos.

Et dans mes souvenirs, si certaines journées reviennent à ma mémoire, où vous avez peiné, vous mes compagnons, je me rappelle, également, certaines journées où vous avez pu vous reposer, et une, parmi les autres, journée record où, à trente, pendant dix heures, vous avez en tout et pour tout roulé six brouettes de terre.

J'aurai bien des fois encore à vous raconter notre vie durant ces six mois et ainsi, vous pourriez apprécier comme nous la chance inespérée qui nous a conduits sur les hauteurs du kommando « HIMMELSTAUSS » et qui, il faut maintenant le reconnaître, a, pour certains d'entre nous, été l'élément majeur de notre retour.

A toi, PICHON, tous nos remerciements.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (2)

J'ai donné le symbolique premier coup de pioche et tous se sont mis au travail. Nous devons d'abord creuser un immense rectangle presque parfait, pour établir les fondations du futur réservoir. En certains endroits nous descendrons à près de quatre mètres de profondeur. Nous avons des pelles, des pioches et des brouettes.



Emplacement du réservoir souterrain d'une vingtaine de mètres de long sur une douzaine de large

J'établis des équipes de trois et trace sur la terre des « parts » de travail de façon que chacun ait à peu près la même tâche. Une équipe de plus faibles est renforcée à cinq (Vous en souvient-il Maître ARRIGHI ?).

Le soleil nous inonde de sa chaleur et nous sommes tous torse nu. Nous ne tarderons pas à être bronzés comme jamais nous ne l'avons été même durant les vacances que nous pouvions prendre « avant » sur les plages de France.

Sur notre hauteur existe toujours un courant d'air agréable venant du Danube et nous y sommes dans de bonnes conditions de travail. Quelle différence avec la mine souvent glaciale de « SCHACHTBAU ».

Déjà une première profondeur de terre est enlevée et doucement les hommes s'enfoncent au-dessous du niveau du sol. Les premiers jours passent vite et nous sommes tous heureux de notre nouveau kommando, les civils sont assez tranquilles, les sentinelles s'occupent peu de nous.

Juste à signaler la visite journalière d'une ronde du camp. L'une d'elles était accompagnée du « Rapportführer », il m'a reconnu ce « cher ami » et pour un motif quelconque, m'a une nouvelle fois distribué une séance de boxe, nous sympathisons beaucoup tous les deux !

Vers le quatrième ou le cinquième jour, alors que nous travaillions régulièrement mais il faut le reconnaître assez lentement, arrivent plusieurs inspecteurs S.S. de la « BAULEITUNG ».

Je vous ai parlé de ces messieurs déjà, c'était la terreur de tous les chantiers.

Evidemment le notre ne fait pas exception et des hurlements retentissent bientôt, d'abord à l'égard de notre « Meister » qui a droit à sa part de reproches. Le pauvre est au garde-à-vous et ne bouge pas. On lui reproche d'être trop faible avec nous, depuis tant de jours que nous sommes là, nous aurions dû faire tant de m³ de plus, il n'a qu'à nous faire aller plus vite à coup de schlague si cela est nécessaire...

Hantz KREGIER est tout blanc, je sais qu'il va répondre et cela peut-être grave pour lui, les S.S. n'aiment pas les observations.

- « Monsieur l'inspecteur, je ne suis pas chargé de frapper des hommes, je fais seulement un réservoir pour la firme HIMMELSTOSS qui est puissante à Vienne. »

Le S.S. relève l'erreur de notre Meister qui nous a appelés des « hommes », nous sommes et ne sommes que des « détenus », il ne faut pas confondre, puis il s'apaise comme si les derniers mots de notre chef de chantier lui avaient donné à réfléchir.

Lorsqu'ils seront partis, celui-ci m'expliquera que Monsieur HIMMELSTOSS est un des membres très influent du Parti à Vienne. Tout s'explique.

Ne pouvant passer sa fureur sur les civils, l'inspecteur lance un brutal :

- « Kapo, komm hier ! »

J'arrive vers lui en courant et je me mets au garde-à-vous. Il me regarde un moment sans rien dire, il a l'air de m'évaluer.

- « De quel pays es-tu ? »
- « Français »
- « Et tous les autres ? »
- « Tous Français »

Il sourit, regarde mes camarades qui travaillent comme jamais, j'entends les pioches, les pelles, les brouettes qui roulent sur les planches, on sent que le chantier « usine ».

- « Si tes hommes avaient toujours travaillé comme maintenant, vous seriez déjà à la profondeur et l'on pourrait commencer les fondations en béton ».

Je fais remarquer que nous traversons des couches de terrain très dures et remplies de gros cailloux, que plus les hommes s'enfoncent, plus le problème d'évacuation des terres est compliqué.

Il sourit, un peu étonné de me voir donner tant d'explication et je suis surpris qu'il les écoute, car en général jamais nous n'avons parole avec ces messieurs S.S.

Mais dans son sourire, je pressens un mauvais tour de sa part et je fais attention à mes paroles.

Il me laisse un moment, mesure le terrain, fait des comptes sur un carnet et soudain se tourne vers moi :

- « Je serais curieux de savoir comment les Français savent travailler. Tu vois, Kapo,

nous sommes aujourd'hui mercredi, il faut que dimanche à midi, tout ce qui reste soit enlevé, que lundi l'on puisse bétonner. Si c'est fait dimanche, je vous donnerai des « bons primes » pour avoir des cigarettes, si ce n'est pas fait, je vous dénonce à la Gestapo avec la mention « sabotage ».

Il s'en va content de lui, ses acolytes l'entourent et rient très fort, j'entends l'un d'eux qui dit :

- « C'est impossible, ils ne peuvent pas terminer à temps. »
- « Alors, Gestapo pour tous ! »

Et chacun de rire très fort.

Tous sur le chantier s'arrêtent et me regardent. Qu'est-ce qui se passe ? Le Meister vient vers moi, me regarde dans les yeux et me dit :

- « Mon vieux Kapo, où en sommes-nous avec ces sauvages là ? »

Puis il m'explique que la menace des S.S. n'est pas dite en l'air et que si nous pouvions terminer dimanche, ce serait de beaucoup préférable pour nous et pour lui aussi ; si nous réussissons, pour toujours nous aurons la paix sur le chantier et de bons jours sans trop de travail, mais il hausse les épaules et dit :

« Mais, évidemment, ce n'est pas possible, il y a trop de travail à faire... »

Ma résolution est prise. J'explique à mes amis la situation, je leur dis que nous devons terminer pour dimanche, que nous terminerons, que nous montrerons, nous, Français, sous-alimentés, mal reposés, déficients, que nous sommes capables de faire ce que d'autres jugent impossible, ce mot-là n'est pas de chez nous.

Je répartis différemment les équipes. Tous s'attaquent de front au mur de terre.

- « Aux pelles ! »
- « A mon commandement les piocheurs se reculent et font place aux pelleurs qui remplissent les brouettes ! »
- « Aux pioches ! »
- « Aux pelles ! »

Notre chantier ressemble plus à un ballet bien orchestré qu'à autre chose. Les bras ont les mêmes mouvements, les instruments les mêmes rythmes.

- « Ayez confiance les gars, on gagnera la partie ! »

...Les sentinelles se sont rapprochées, les civils nous regardent, les rondes du camp restent des heures à nous contempler...les paris s'engagent.

- « Finiront, finiront pas ? »
- « Eh bien, nous avons gagné ! »

Lorsque le dimanche les S.S. sont venus, d'un air important, pour contrôler notre échec, ils ont trouvé le chantier terminé. Au fond de notre « réservoir » les brouettes étaient disposées en étoile, les pelles et les pioches en faisceaux et le kommando entier au garde-à-vous.

L'inspecteur s'approche de moi, surpris, il me regarde, jette un nouveau coup d'œil à notre travail et ne sachant que dire, m'interroge :

- « Alors Kapo, c'est fini ? »
- « Oui Monsieur l'Inspecteur, ça c'est du travail français. »

Il claque les talons, fit demi-tour et s'en va. Durant cinq mois nous ne le reverrons plus qu'une seule fois. Nous avons gagné la partie, désormais nous serons tranquilles.

Le Meister n'attendait que le départ des S.S., il court à sa cabane et nous apporte un grand broc de 30 litres de bière. Un litre par homme. Il nous donne également des cigarettes et partage notre joie. Jusqu'au soir nous nous faisons griller au soleil.

Allons, nous avons gagné un bon point pour la France aujourd'hui, car je le dis, pas une autre équipe n'aurait fait ce travail, il n'y avait que des Français pour réussir ce tour de force en camp de concentration.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (3)

Peut-être que certains diront à la suite de mon dernier article : « Très bien ce que vous nous racontez, vous avez travaillé rapidement, vous vous êtes dépensés avec une sorte de gloriole qui est bien française, mais le résultat, néanmoins, a été tout au profit des Allemands, c'est pour eux que vous avez travaillé ».

Evidemment cette remarque est, somme toute, normale pour quelqu'un qui n'a pas connu l'ambiance des camps et pleine de logique en effet. Mais je rassure immédiatement ceux qui pourraient s'être fait un tel raisonnement. Non le profit de notre effort n'a pas été en fin de compte pour les boches, mais bien pour nous.

Nous avons, comme je vous l'ai dit, acquis dès la prise de contact avec la « Bauleitung » la réputation d'un kommando qui marchait bien et qui tournait rond. De ce fait, nous n'avons plus été soumis au contrôle des S.S., sauf à de très rares exceptions. De plus, nous avons prouvé à notre « Meister » que nous étions capables de donner un coup de collier quand il le fallait et ce dernier a su nous laisser prendre des journées presque entières de repos ou tout au moins de moindre effort, sachant que le moment venu nous ferions rapidement un certain travail donné.

Par exemple, il savait que, lors du coulage du béton dans les coffres ou pour le dallage, nous irions aussi vite que cela nous serait possible et il avait raison : mais cette certitude lui permettait de ne pas nous pousser, ne de s'occuper de nous dans les travaux préliminaires et nous nous souvenons des journées où, assis du matin au soir, nous attachions ensemble, lentement ; oh...très lentement les fers qui armeraient le ciment.

Et puis sachez tout de suite que le réservoir n'a jamais été complètement terminé. Les Russes sont passés par là avant qu'il ne soit en service et d'ailleurs s'il l'avait été, j'imagine qu'en bien des points, les murs de « béton » auraient lâché sous la pression de l'eau : car si l'on devait faire du travail, il y avait façon et façon de le faire et je me souviens de certains morceaux de bois qui restaient dans les coffres, au lieu d'être enlevés, et qui n'avaient d'autre effet que de « souffler » le béton à ces endroits-là.



Le réservoir presque terminé mais jamais mis en service...la date 1944 est gravée au dessus de la porte

...oui, le profit a été pour nous, car ce « HIMMELSTOSS » a permis à tous, les quelques mauvais jours mis à part, de se retaper physiquement et moralement. Physiquement, grâce au soleil, à l'air pur, au travail modéré dans l'ensemble ; moralement, grâce à l'ambiance qu'il y avait entre nous tous.

Nous avons formé une « famille » qui, bien souvent, nous a aidés à barrer ces coups de cafard qui évidemment étaient aussi notre lot. Nous avons pratiqué une entraide totale et comparés au restant de nos pauvres camarades, nous fûmes presque des rois...

« Maintenant, me direz-vous, cette unions dans l'effort, cette sympathie et cette amitié entre tous, étaient presque normales, vous étiez entre Français, liés par un même idéal : la Résistance. Vous aviez lutté contre l'ennemi commun, vous souffriez ensemble, vous ne pouviez qu'automatiquement vous grouper et vous aider ».

Et bien ! détrompez-vous.

Oui en effet, nous n'étions qu'entre Français et Français dans la misère, mais nous n'étions pas tous là pour « faits de résistance ». Avec nous se trouvaient des « droits communs » de provenances diverses. Nous comptons deux « Bat. d'Af. » qui avaient eu des histoires, des « hommes du milieu » qui, eux aussi, avaient eu des ennuis, d'autres s'étaient trouvés pris dans une rafle, n'avaient jamais été interrogés et ils étaient là...Et pourtant nous étions frères...

Il y avait les Résistants, oui mais venant de toutes les classes de notre France. Je cite au hasard de ma mémoire :

FOURNERET, Préfet régional, d'opinion radicale
LEMAÎTRE, Industriel, du mouvement « Libé-Nord »
ECHARDOUR, Employé de banque, ancien franciscain
TILLOY, Mineur, F.T.P., communiste
Maître ARRIGHI, Avocat à Paris
BOUSSION, de la S.N.C.F. d'Orléans
SPRUNCK, Etudiant en médecine
NOZIERE, Lieutenant d'active
PISSIS, Etudiant, royaliste
BARBIER dirigeant « cœur-vaillant »
RONDET, de la S.N.C.F., de Paray le Monial
THEUREAU, de la S.N.C.F., de Paray le Monial
CARPENTIER, Etudiant en médecine
Et., etc.

Alors ?, alors ?

Si le fait d'être Français dans la misère peut réunir toutes les classes dans une fraternité absolue, si cela a existé déjà, dans notre histoire bien souvent...Peut-être pouvons-nous avoir un peu d'espoir pour l'avenir : ce qui s'est fait pour un petit groupe, peut se faire à l'échelon national.

A moins que nous ne soyons pas actuellement assez « dans la misère »...Mais si nous réalisons pleinement que nous sommes tous des Français de France, aussi différents d'idées et d'opinions que pouvaient être les hommes de notre kommando mais avec assez de cœur et d'enthousiasme...alors nous sommes sauvés et le serons toujours.

Nos camarades ne seront pas morts pour rien dans les bagnes nazis.

...Mais, y-a-t-il beaucoup d'enthousiasme actuellement de par la France ? Ou bien le Français attend-il le chef qui saura lui redonner l'espérance ?

Qu'en pensez-vous mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (4)

Oui, nous avons eu une entraide fraternelle, entre nous tous, au kommando « HIMMELSTOSS », et sur le plan matériel cela ne fut pas à dédaigner. Nombre de mes amis de travail ont, en effet, repris du poids durant le temps où nous avons été ensemble, au sommet de notre colline. Diverses « chances » s'offrirent aussi à nous, durant ces six mois.

...D'abord, lorsque les bases de notre réservoir furent construites, des ouvriers civils « spécialisés » vinrent avec nous pour effectuer les travaux pour lesquels une responsabilité plus grande était requise. La confiance qu'avait la « Bauleitung » pour les détenus était relative. En principe, les « spécialistes » auraient du être tous Allemands. Tout le monde sait, en effet, que seuls ces derniers savent travailler, voyons ! ...On est une race prédestinée ou pas...Et le Führer n'a laissé aucun doute sur la question, oui, mais voilà, l'Allemand se fait rare sur les chantiers.

Il est partout ailleurs sur les fronts de l'Ouest, de l'Est, de l'Afrique, dans les usines secrètes...et aussi parmi les morts qui, chaque jour, s'accroissent du fait de la guerre. Et il a fallu employer de la main d'œuvre étrangère.

Pour exécuter le travail « délicat » de notre réservoir, la firme « HIMMELSTOSS » nous a envoyé une équipe de braves types, travailleurs requis qui n'ont qu'un désir : retourner chez eux. Il est absolument interdit de leur parler. Mais le « Meister » n'est pas plus exigeant sur ce point que sur d'autres et bientôt une véritable amitié s'établit entre les civils et nous.

La plupart sont Serbes, Croates, Tchécoslovaques, Nations d'Europe qui estiment et aiment les Français. Ils sont rares d'ailleurs ces pays, et si des déportés vous parlent de ces « chers amis Polonais » par exemple, vous serez vite édifiés sur leurs réels sentiments à notre égard.

Pour comble de chance, un Yougoslave parle le français, et il a travaillé à Paris. Rapidement, il explique à ses camarades pourquoi nous sommes ici, et des sourires s'échangent vite de part et d'autre, tous ces hommes haïssent le boche, et de retrouver en nous de nouvelles victimes de cette barbarie nazie les font immédiatement se grouper autour de nous pour nous aider.

Lorsqu'ils apprirent quelle vie nous menions au camp, quelles horreurs il s'y passait, ils ne surent que faire pour adoucir notre sort, et certains d'entre eux se privèrent, j'en suis sûr, pour nous porter secours.

Chaque midi, en revenant de la cantine où ils allaient chercher leur repas, à tour de rôle, en fraude ils nous remontaient un seau de plusieurs litres de soupe, de vraie soupe, avec des pommes de terre et d'autres légumes. Ils me confiaient ce précieux chargement et je le répartissais au mieux parmi les plus faibles.

Egalement, quand ils pouvaient, nous avions un peu de pain, et lorsque l'un d'entre eux allait en permission, il ne revenait jamais, pas une seule fois, sur notre chantier, sans penser à nous et il nous rapportait toujours une « gâterie », cigarettes, fruits, gâteaux ou autre.

A vous amis Serbes, Yougo et Tchéco, merci.

...A la sortie du camp, sur le chemin qui conduisait à notre travail, le responsable S.S. du ravitaillement avait fait établir d'immenses silos en terre pour garantir la réserve de pomme de terre des gelées hivernales et chaque jour nous passions devant eux. Souvent les hommes des « corvées » de patates, ne remettaient pas la terre en place après avoir puisé dans le « trésor » et les tubercules étaient à portée de nos mains. Hésitants au début, nous prîmes vite l'habitude de « resquiller » et chaque jour nous perfectionnions notre méthode. Les hommes du rang de gauche restaient impassibles, mais ceux du rang de droite plongeaient à qui mieux mieux leur gamelle dans les légumes, en remplissaient leurs poches, leur chemise et replongeaient à nouveau dans le tas si précieux. Les sentinelles réticentes par moments, se laissèrent vite convaincre car comme nous, (nous y étions obligés pour pouvoir continuer) elles avaient une part du butin. Arrivé sur les lieux du travail, chacun vidait le fruit de sa « cueillette » dans un grand récipient et Emilien, l'homme de confiance, faisait cuire le tout et en assurait la distribution.

Nous avons ainsi récupéré presque mille kilos de pommes de terre en quatre mois. Presque chaque jour, nous avions droit à deux ou trois de celles-ci et elles étaient énormes.

...Quelquefois, au camp, le « Chef » des cuisines, s'apercevait que des « bouthéons » de soupe étaient en trop une fois la distribution effectuée. Souvent il les vendait pour des cigarettes à ses amis boches, détenus de droit commun, mais certaines fois également, il les donnait à des kapos Allemands pour en faire bénéficier les hommes de leur kommando.

Ces distributions officieuses ne se passaient pas sans coups de matraque distribués aux « trop curieux » et il fallait être connu pour avoir droit à cette faveur spéciale. Mais après tout, qui ne risque rien n'a rien. Nous payant d'audace, un certain soir, nous partons, ECHARDOUR, SPRUNCK et moi, vers le lieu redoutable des cuisines, décidés à recevoir des coups s'il le fallait mais aussi à tenter notre chance.

Après plusieurs heures d'attente sous la pluie, la porte du « sacro-saint » s'ouvre et le Kapo cuisinier fait signe à ses amis d'avancer. Nous nous glissons parmi les « habitués » et arrivons devant les « bouthéons » tant convoités.

Soudain le Chef m'aperçoit, il bondit vers moi.

- « Qu'est-ce que tu fais ici toi ? »
- « Je viens chercher de la soupe pour mon kommando. »

Je crois qu'il va se lancer sur moi, tant il est en colère. Mais surpris par mon calme, il hausse les épaules...me regarde en face...s'en va...puis revient et me dit :

- « Tiens, prends celui là, il y en a cinquante litres... »

...Nous n'attendons pas notre reste, prenons rapidement notre précieux fardeau et partons vers notre bloc en riant aux éclats...cinquante litres de soupe !!! Il y eut des heureux ce soir là et nous mangeâmes tout à notre faim.

L'habitude était prise, nous sommes retournés souvent aux cuisines, certains soirs nous sommes revenus bredouilles après une séance de « schlague » mais que voulez-vous, on ne gagne pas à tous les coups.

Tout ceci pour vous dire qu'effectivement nous avons eu là-bas notre part de chance mais jamais nous ne l'avons laissée passer, toujours nous l'avons forcée et avons été au devant d'elle. Il ne fallait pas l'attendre...Combien l'ont eu à portée de la main et n'ont pas fait le geste nécessaire pour la saisir.

Mais nous avons su dans notre kommando garder le moral élevé, nous avons chaque jour lutté pour la vie, en commun, tous unis au coude à coude et ce qui est impossible à « un » l'est beaucoup moins pour une équipe entière qui ne fait qu' « un », il y a une nuance.

C'est cette nuance qui nous a sauvés.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (5)

Un livre entier ne suffirait pas pour retracer tous les incidents et faits qui se sont déroulés durant le temps que nous avons passé à « HIMMELSTOSS ».

Mais pour vous, amis lecteurs, il serait fastidieux de trop s'y étendre et j'en terminerai aujourd'hui pour notre kommando. Ensemble nous continuerons par d'autres « images » la route douloureuse qui chaque jour devint plus pénible et fut jalonnée par tant de cadavres.

Aujourd'hui cependant, je veux ressortir de ma mémoire quelques scènes plus marquées qui émaillèrent notre vie durant la construction du fameux réservoir.

...Nous avions comme je vous l'ai déjà dit, deux anciens des Bataillons d'Afrique avec nous ; deux purs, deux vrais « gouapes » mais braves types l'un comme l'autre, sachant à certains moments remonter le moral des flanchards. Ils ont su, d'ailleurs, comme c'était de règle dans les camps, mourir sans bruit, sans rien dire, un jour qu'ils étaient au bout du rouleau.

...Mais BOREL est encore des nôtres à « HIMMELSTOSS ». Pour tout dire, il n'a pas bonne allure et garde sur lui comme un besoin de prendre un air plus mauvais encore qu'il n'a en réalité. BOREL a été clairon dans la clique des « Joyeux ». C'est son point d'honneur. Il a gardé une certaine façon de placer la main droite à sa bouche et d'y souffler, qui remplace à s'y méprendre le bruit des cuivres.

Un jour que je faisais part de ses qualités à un nouveau Kommandoführer, ce dernier me dit :

- « Tu exagères surement, mais s'il peut faire ce que tu dis, au lieu de crier au moment de la fin du travail, tu n'as qu'à dire à ton camarade de « sonner » le rassemblement... »

Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd...BOREL fut mis au courant de la situation, rit de bon cœur et promit de faire de son mieux.

Ce fut magnifique. A l'heure de l'arrêt du travail, BOREL à qui je fais signe, prend son souffle, met sa main en entonnoir et un « rassemblement » digne d'un professionnel retentit sur la colline.

Les sentinelles réagissent mais le Chef du Kommando leur dit de se taire et complimente l'artiste.

L'habitude en fut prise. Chaque jour, celui-ci ponctuait de son « clairon » nos heures de travail et à son signal les « Chleuhs » quittaient la guérite et venaient au rassemblement. Dans le même ordre d'idées, ce même Kommandoführer qui avait sans doute le génie musicien, me pria de faire chanter mes amis, en redescendant vers le camp.

- « Les hommes marchent mieux en chantant. Mais surtout pas de chants patriotiques...compris ? »
- « Oui, Kommandoführer...

...Et sur les pentes d'un coteau qui dominait le Danube duquel une brume grisâtre commençait à monter, le soir on pouvait entendre « La Madelon », « Sambre et Meuse », « Le chant du départ », hurlés par une bande de trente bagnards...trente gars de France.



Route descendant de la colline du réservoir vers le camp

...Le spectacle le plus réjouissant était sans aucun doute celui qui nous était offert les jours d' « Alarm »...

Pour nous, cela représentait la présence de nos « Alliés » et un moment d'arrêt dans le travail. Nous étions d'autant plus tranquilles qu'après l'erreur malheureuse du mois de juillet où nous avons été bombardés, les pilotes nous avaient repérés et chaque fois que des vagues passaient au dessus de nous, un chasseur descendait vers le camp et plusieurs fois, en rase-motte, nous apportait le salut de nos amis.

Mais il en était autrement pour toute la bochaille qui nous gardait. Le « Chleuh » est courageux ?... Oui quand il ne peut pas faire autrement et qu'il est encadré. Livré à lui seul, dans la nature, pendant que des ennemis le survolent, il ne sait plus où s'abriter et il rentrerait dans un trou de taupe s'il le pouvait.

Combien de fois avons-nous pu rire de sa couardise ! Les bois étaient proches de notre chantier et dès que les sirènes retentissaient, nous nous y rendions. Les cris s'élevaient :

« Flieg-alarm !plus vite, plus vite, les avions arrivent... »

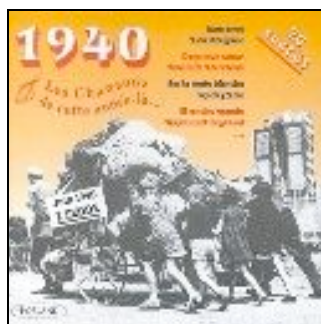


Quelle peur ils en avaient de ces avions !...Nous nous allongions sous les arbres et n'étions pas longtemps à nous endormir. Nos gardiens eux, je n'exagère rien, s'aplatissaient dans le plus petit replis de terrain, se camouflaient derrière les branches, ne vivaient plus... Dans sa précipitation à se mettre à terre, un jour, une sentinelle faillit tuer son chef, ayant par erreur appuyé sur la gâchette en se cramponnant à son fusil !

Plus tard lorsque notre réservoir fut construit, nous nous abritions sous le béton et alors commençait un « radio-crochet ».

Chacun sortait son répertoire. ALPHANT, le deuxième « Bat. d'Af. », nous chantait « Mon Légionnaire », « La Marche de la Légion » et d'autres airs aussi réalistes. Des chansons à boire étaient reprises en chœur, alternées avec des refrains plus mélancoliques.

Moi, je chantais « Zumba »... !



<http://www.deezer.com/#music/album/42494> (Lucienne Delyle, Prière à Zumba, 1939)

Et un jour notre travail fut terminé. Une dernière fois nous sommes redescendus de notre hauteur. La neige recouvrait tout le paysage. L'air était pur mais glacial. Au fur et à mesure que nous avançons vers le camp et que nous en approchions, les collines absorbaient ce cadre tant de fois contemplé. Le château d'éclipsa d'abord, puis la chère petite église dont la cloche sonnait à ce moment même, comme pour nous saluer et nous dire d'espérer... et la nuit nous enveloppa lorsque nous rentrâmes dans le camp.

...Nacht und nebel ... N.N. la nuit et le brouillard... Tout un programme, et qui fut appliqué sans ménagement par les S.S. pour qui les mots : pitié, humanité, n'existaient plus depuis longtemps déjà...

Ce programme qui devait tous nous exterminer et qui faillit se réaliser complètement...

N'est-ce pas mes amis !

KOMMANDO "SCHACHTBAU"

Tous mes amis d'HIMMELSTOSS sont répartis dans les kommandos de SCHACHTBAU. Notre famille est dispersée. Hélas la sécurité que nous avions sur notre colline n'existera plus dans la vie normale des autres kommandos, la suite normale reprendra ses droits, la mort frappera.

Le premier jour, elle était déjà là.

Je ne vous ai pas parlé en particulier de chacun de nos amis, l'équipe faisait un tout. Cependant nous avions la chance et la joie d'avoir avec nous Pierre BARBIER, "Pierrot". Il avait 22 ans. Pierrot n'était que sourire, joie, amitié. Pierrot était un ange de passage sur terre, il ne savait que "tout donner" par amour du bon dieu. À HIMMELSTOSS, il avait été le lien d'amitié entre tous. Il savait par sa gentillesse tout aider, tout arranger. C'était l'enfant chéri du kommando.

Pierrot est à SCHACHTBAU, aujourd'hui. Il travaille dans la mine. Nous avons réussi à le recommander à des amis et il n'aura pas tout de suite un travail trop pénible. Il surveillera un des moteurs électriques qui entouraient les tapis roulants qui servent à évacuer la terre en dehors des galeries. Travail simple.

Le destin était pourtant là.

Dans la nuit, il y eut une panne de courant. Pierrot, fatigué, s'endormit sur le moteur. Comment cela se passa-t-il ? Nous ne le saurons jamais. Au retour de courant Pierrot fut électrocuté. Ce fut le premier mort de notre ancien kommando. Tous nous fûmes atterrés lorsque, dans la nuit, au retour des kommandos nous apprîmes la nouvelle.

Pierrot, tu es à nouveau parmi les anges dont tu venais.

Que ton sourire et ton amitié planent sur nous et qu'à travers notre vie, tu continues toujours, dans tous les cas, à nous aider...

cf. Bibliographie en annexe :
Pierre BARBIER, dirigeant Cœur Vaillant par Jean PIHAN

Puis ce fut BOREL, le clairon.

Puis ce fut ALPHAN.

Puis ce fut tous les autres, au fil des jours... notre famille d'HIMMESTOSS, était réellement décimée.

Notre ancien "Meister" Hantz KREGIER qui nous aimait bien m'avait dit au dernier jour de notre travail : Kapo, je pense que notre firme fera encore du travail à SCHACHTBAU, je ferai l'impossible pour que tu y sois affecté.

Il tint parole.

Quelques semaines passèrent, puis un nouveau kommando HIMMELSTOSS me fut confié mais avec une équipe réduite à vingt hommes dont seulement une dizaine étaient Français.

Là encore, grâce au "Meister", nous pûmes passer les derniers mauvais jours à MELK, dans des conditions moins pénibles.

Ce Meister Autrichien a sûrement sauvé plusieurs des nôtres et leur a permis le retour.

D'abord nous fûmes dans les galeries de l'usine souterraine à suspendre de faux plafonds, à poser des tuyauteries d'aération puis, un jour, nous eûmes la joie de partir dans un petit village avec notre Meister, pour construire des habitations préfabriquées en aggloméré.

Nous pûmes travailler à nouveau à l'air libre et reformer notre équipe

La cadence de travail était assez lente, les boches sentaient l'étau qui se resserrait et que pour eux la guerre était perdue inévitablement.

Les Russes avançaient vers VIENNE, les Alliés et les Français envahissaient l'Allemagne.

Les matériaux n'arrivaient plus ou mal. Il n'y avait plus de ciment.

Pour faire tenir les panneaux faits surtout de fibre de bois, nous les assemblions en les collants les uns aux autres avec de l'eau. C'est le toit et la charpente qui maintenaient le tout et pour combien de temps...?

La Bauleitung elle-même ne s'intéressait plus ni à nous ni aux travaux.

Les S.S. qui nous gardaient, avaient dû faire appel à de jeunes recrues et c'était souvent des gamins de 17-18 ans qui nous surveillaient. Certains avaient conservé les habitudes de leur âge et jouaient avec un ballon ou avec n'importe quoi, d'autres, par contre, étaient déjà des durs en puissance : ils avaient trouvé de suite un "jeu" à leur mesure.

Proche du village où nous travaillions à plusieurs kommandos, il y avait une ferme importante qui faisait l'élevage intensif de porc. Ces jeunes S.S. allaient presque chaque jour voler un tonneau d'épluchures préparées pour les cochons. Après notre soupe de midi, alors que les kommandos rassemblés représentaient plusieurs centaines d'hommes, ils nous obligeaient à former un grand cercle au milieu duquel était vidé, à même la terre, le contenu du tonneau ; au signal nous devions courir et aller manger à même le tas.

Ces jeunes voyous riaient, prenaient des photos puis avec leur crosse de fusil venaient "animer" ce "repas". Ils frappaient au hasard pour le plaisir.

Hélas, le spectacle était lamentable, les hommes se battaient pour les épluchures, certains même auraient tué.

J'ai eu la joie de garder toujours près de moi tout mon kommando dans le cercle. Nous étions peu nombreux à dominer l'envie d'aller vers cette nourriture infamante. Quelques Russes restaient près de nous, quelques Tchèques et Yougoslaves, une poignée.

En quelques instants la curée était terminée, tout était englouti.

Alors les S.S. venaient vers nous qui avions voulu garder notre dignité et nous envoyaient à terre, en frappant de toute leur force.

Nous connaissions la règle du jeu, nous tombions dès les premiers coups, sans bouger. De nous voir à terre les satisfaisait. Ils s'en allaient en riant très fort pour se prouver qu'ils étaient des vrais S.S., aussi sadiques que leurs Chefs.

Et le travail reprenait jusqu'au soir.

Puis un jour nous dûmes rejoindre l'usine de SCHACHTBAU. Pour des raisons de sécurité les kommandos extérieurs furent supprimés, les Russes étaient trop près maintenant, les Allemands craignaient des évasions. C'est dans les galeries souterraines que nous passâmes nos dernières semaines à MELK.

